

IL GRIMPE AVEC APPRÉHENSION : l'échelle est instable, les barreaux de bois fragiles, chaque appui emplit l'air du son des vieux os. Ne regarde pas en bas, pense-t-il en observant la lente progression de son ombre, son obscurité sur la longue surface blanche de la coque.

Il s'arrête, affermit sa prise et lutte pour tourner la tête malgré la crampe qui lui brûle la nuque. Il essaie encore, plus fort cette fois, jusqu'au moment où quelque chose bouge – un craquement – à la base de son crâne. La raideur cède. Des grappes d'étoiles tournoient, s'éloignent et disparaissent.

Il atteint le haut de l'échelle et se stabilise avant de soulever le taud. Il y a deux jours, il a retrouvé ses versants, de part et d'autre de la bôme, tout saupoudrés de neige. Ce soir, ils sont sombres et secs. Il attend l'odeur, la lourde exhalaison qui débute par de la toile, un étrange mélange de fumée de bois et de vieille peau, mais elle ne vient pas. Trop froid, se dit-il. Il se hisse sur le pont et y pose un genou, écoutant l'immobilité.

Depuis son perchoir, il regarde en direction du chenal. À perte de vue, tout est blanc, gris ou argent. Une neige intouchée couvre les bâtiments et les quais, s'accroche aux bers vides et à l'immense portique. Elle reflète l'éclat de quelques lampadaires fatigués, diffusant une lueur spectrale dans l'obscurité. Des volutes de brouillard bas, impossible par ce froid, s'élèvent autour de remorques rouillées et de réservoirs de carburant, se déplaçant dans la marina comme des hommes vêtus de longs manteaux. Les contours mouvants le mettent mal à l'aise. Des fantômes de marins, pense-t-il. Ils sont là pour le juger. Le traiter d'imposteur. Lui dire de laisser tomber.

Il est dans le Michigan, en aval de Detroit, au début du vingt et unième siècle.

Bien qu'il ne puisse les voir, il sait que les mots HUMBUG MARINA, en lettres dignes d'une affiche publicitaire géante, trônent au-dessus de lui. Il s'émerveille de la justesse de ce nom.

*Humbug*\* : le mot sous lequel il courbe l'échine ; le mot qui, l'hiver, paraît incontournable ; le mot qui, lorsqu'il arrive et s'en va, est toujours le premier et le dernier.

Son grand-père disait souvent qu'un nom remarquable était un gage de succès. « Ça ne doit pas être une étiquette interchangeable, insistait-il, ni un vague fourre-tout. Un nom ne se donne pas à la légère, que ce soit à un gosse, à un bateau ou à une entreprise : il y a des rêves, et même un destin, en jeu. »

\* Imposture, supercherie. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Il frotte le dos de sa main droite, au-dessus de la jointure des doigts. Parfois, la douleur est diffuse, difficile à localiser ou à décrire. D'autres jours, elle progresse comme un feu houleux, des vagues de souffrance que ni la pression, ni les cachets ne peuvent apaiser. Le pire, ce sont les moments où les deux mains s'y mettent, car alors les gestes les plus routiniers – se raser, prendre une douche, se chauffer – épuisent ses maigres réserves d'humilité et de patience. Quand la douleur est constante, il peine à faire ses livraisons ; les heures traînent en longueur et, lorsqu'il arrive à Humbug après avoir pointé et s'être arrêté au Blue Moon pour acheter une bouteille, ses doigts sont perclus et rigides, trop gauches pour les tâches les plus simples.

Humbug est le seul abri sûr, pense-t-il, surtout pour un type aux mains foutues. C'est un refuge de gloire enfuie, un havre aux bâtiments fonctionnels et à la clientèle simple qui s'enorgueillit d'être moins cher que le Ford Yacht Club. Il souligne les économies réalisées chaque fois qu'il appelle Maureen pour lui demander un délai.

Seul dans le froid, à genoux sur le pont blanc, il entend sa voix. « Ça ne peut pas continuer, dit-elle. Tu es en retard six mois sur douze. Tu crois que l'épicerie va me faire crédit pour mes beaux yeux ?

– Et pourquoi pas ? » répond-il, souriant presque. Il la considère toujours comme belle.

« Ce bateau, dit Maureen. Il compte plus que ta fille.

– C’est faux.

– Mais ça n’a aucun sens. Pour l’amour du ciel, Jason, tu n’aimes même pas naviguer.

– Tu auras l’argent, dit-il. Rien ne peut te détourner de ton argent.

– Foutaises », dit Maureen.

Il trouve mesquin ce refus, après un mariage, un divorce et des années de pension alimentaire, d’utiliser son nom d’adoption, son nom de scène. Dès le départ, elle s’est rangée du côté de sa belle-mère, s’obstinant à l’appeler Jason en dépit des amis et des inconnus qui bravaient l’heure tardive et le mauvais temps pour l’entendre jouer. Pour ces gens-là, il était Coleman Moore.

Il est Coleman Moore.

Il se souvient de sa première leçon – même si, sur le moment, nul n’aurait songé à appeler ça une leçon ; du jour où il a vu la guitare, avec son corps noir et son manche en ébène, posée sur un stand argenté, l’a prise sans réfléchir et, se fiant à son poids dans ses mains, a su, comme par communion, qu’il l’avait déjà dans la peau, qu’il se sentait davantage lui-même en la tenant, malgré ses doigts déboussolés.

Il s’est assis sur un tabouret, la guitare sur les genoux, et a regardé M<sup>r</sup> Young, un homme aux yeux sombres, à la peau couleur café et aux dents jaunes. Il a entendu la voix de M<sup>r</sup> Young, râpeuse, mais mélodieuse : « Ça, c’est la sœur de Lucille. Elle était là avant ta naissance. »

Il a hoché la tête, bénissant sa chance, comprenant en un éclair que c’était un pur hasard s’il lui était donné de voir et de toucher cette guitare. Il s’en allait déjà, sa paie en poche, après avoir tondu la pelouse quand M<sup>r</sup> Young lui avait demandé : « T’as encore une minute ? J’ai besoin d’aide à l’arrière. »

Il avait donc suivi M<sup>r</sup> Young le long du couloir, puis dans la cuisine et derrière la maison, jusqu’à la petite remise qui occupait un coin de la cour.

Après avoir déplacé deux ou trois caisses, il s’était aperçu que la remise était une sorte de studio rempli de matériel de sonorisation, de micros et de bandes magnétiques. Quelques disques encadrés ornaient les murs. C’est alors qu’il s’est approché de la guitare et l’a prise, oubliant de demander la permission.

« Je t’apprendrai, a dit M<sup>r</sup> Young. Il te faut une guitare ?

– Oui.

– Bon. On utilisera celle-là jusqu’à ce que tu aies la tienne.

– Je ne sais pas, mister Young. Ça m’étonnerait que je puisse avoir la mienne.

– Laisse tomber le mister Young. Tu peux m’appeler Otis. »

Il se souvient de la façon dont Otis l’a mis à l’aise, des premières notes sur la sœur de Lucille et des leçons, semaine après semaine – une fois que son père eut donné son accord et discuté avec Otis de l’instrument à acheter –, et puis des heures de travail entre les leçons, perdu dans les gammes, les positions d’accords et les patterns. Il croyait qu’apprendre la musique ferait de lui quelqu’un de meilleur – que cela le changerait d’une